

13) Les forteresses belges

On obtient difficilement des détails sur ce qui s'est passé en Belgique dans les premiers temps de l'invasion et ce que l'on apprend n'est pas toujours de la plus rigoureuse exactitude. Il faut cependant s'en contenter pour le moment et je crois que les lecteurs prendront avec intérêt connaissance des narrations suivantes, faites par des témoins oculaires, relatives à la prise du fort de Loncin, à Liège, et de la prise de Namur, qui l'a suivie de près. Ces deux récits sont peut-être embellis, surtout celui relatif à Namur, où, d'après les versions, se sont produites des choses inexplicables, dont il ne me sera pas possible de parler avant de m'être informé très sérieusement.

Prise du fort de Loncin

La 3^e division armée belge qui, durant les journées des 4, 5 et 6 août, avait résisté avec un courage surprenant, avait dû se retirer devant des effectifs qui s'élevaient à quelque cent mille hommes, après leur avoir infligé des pertes considérables.

L'ennemi avait forcé certains intervalles entre les forts, se trouvait à Liège, et les forts se voyaient réduits à résister sur base de leurs seules ressources. Le général Leman continua néanmoins à diriger la défense de l'ensemble tant qu'il resta en communication avec les forts, grâce à l'héroïque abnégation de quelques soldats qui traversaient les lignes ennemies pour porter ordres et instructions.

Toujours est-il que, comme rien ne passait à portée de canon des forts sans être immédiatement pulvérisé, et bien qu'ils fussent maîtres de la ville, les Allemands se trouvaient dans une situation précaire et devaient s'emparer coûte que coûte des ouvrages qui continuaient à bombarder tous les chemins que devait emprunter l'armée d'invasion et son immense convoi.

Ils ne pouvaient songer à prendre d'assaut les forts, car les tentatives faites lors des attaques de la rive droite de la Meuse leur avaient prouvé que l'opération était irréalisable même au prix d'énormes sacrifices. Ils résolurent dès lors de les rendre inutilisables en les soumettant à un violent bombardement avec leur propre matériel de siège.

Ils commencèrent à faire attaquer par leur infanterie les ouvrages à distance, les isolant les uns des autres, puis maîtres des intervalles, firent entrer dans la ville quelques-unes de leurs batteries les plus puissantes à la faveur de la nuit et des accidents de terrain qui les soustrayaient à l'action des forts. Ces batteries pouvaient de la ville bombarder par derrière les ouvrages, qui n'étaient pas faits pour résister à l'artillerie de ce côté, pendant que d'autres canons les bombardaient de face à longue distance.

Huit jours après l'attaque de Liège par les Allemands, le fort de Loncin se rendit compte qu'il était complètement isolé et que l'on préparait une attaque formidable contre lui.

Le général Leman et le commandant d'artillerie Naessens, chef du fort, dirigeaient les préparatifs de défense qui étaient réalisés avec ardeur mais aussi avec un admirable sang-froid par les officiers et les soldats. Le canon vomissait de la mitraille et la lutte s'était engagée entre les grosses coupoles et les premières batteries allemandes de 10,5 centimètres, dont l'emplacement avait pu être approximativement déterminé. Les projectiles atteignaient le fort en explosant avec un roulement de tonnerre mais sans lui occasionner de dégâts.

Chaque jour, soit le général Leman, soit le commandant Naessens, haranguaient brièvement mais énergiquement leurs hommes réunis, leur faisant jurer qu'ils mourraient plutôt que de se rendre.

Dans les galeries -rendues obscures parce que l'obstruction de la cheminée de ventilation des génératrices empêchait le fonctionnement de l'éclairage électrique-, dans les locaux aux fenêtres hermétiquement blindées, dans les magasins, dans les coupoles, l'air devenait toujours plus lourd, saturé par l'odeur âcre de la poudre.

Et soudain, l'après-midi du 14 août, la formidable tempête se déchaîna : une invisible artillerie de siège bombarda le fort, sans arrêt, pendant vingt-cinq heures. Chaque minute, deux, trois, parfois

quatre projectiles explosaient dans un bruit assourdissant sur le noyau central, et des langues de feu et de denses nuages de fumée pénétraient par toutes les meurtrières. Comme on ignorait l'emplacement des batteries ennemies, les coupoles restaient silencieuses et, à l'exception des sentinelles tapies à l'extérieur pour signaler l'approche d'un assaut, toute la garnison se trouvait dans la vaste galerie centrale, dont la voûte de deux mètres et demi à trois mètres d'épaisseur, leur offrait un abri sûr.

Les locaux du front de gorge avaient été très vite désertés. Les lourds projectiles de l'artillerie située dans la ville tombaient sur le mur d'escarpe, de seulement un mètre et demi d'épaisseur, le sapant peu à peu. La garnison restait cependant indemne, tranquille, courageuse, attendant stoïquement que cesse l'infamante bourrasque, prélude à l'assaut qu'elle avait juré de repousser.

Mais, par les brèches du mur, pénétraient déjà dans les locaux du front de gorge des obus qui, en éclatant, projetaient dans toutes les directions des blocs de pierre et de béton, alors que le reste de la fortification résistait parfaitement.

Mettant à profit un moment de trêve la nuit, le commandant fit examiner l'état des coupoles : les plus grosses avaient peu souffert, simplement immobilisées pour la plupart par des débris de métal et de béton logés entre la cuirasse et l'affût. Les petites coupoles à tir rapide étaient intactes ; effectivement, pas le moindre projectile ne les avait touchées. Comme les grandes, elles pouvaient être réparées assez facilement. On était donc sûr de pouvoir repousser l'assaut...

Le bombardement recommença à l'aube avec une violence accrue mais des hommes prirent leur petit déjeuner calmement, pendant que d'autres, éreintés de fatigue, dormaient profondément, malgré le vacarme assourdissant qui les entourait. Dans la galerie, envahie par la fumée, on respirait désormais difficilement...

Et, soudain, la catastrophe tellement redoutée se produisit.

Vers cinq heures de l'après-midi, une formidable explosion secoua le fort jusque dans ses fondations. La chambre à munitions venait de sauter, suppose-t-on, à la suite d'un incendie fulgurant et inopiné. Rien n'est comparable aux effets de cette explosion qui fit s'effondrer toute la partie centrale du fort au milieu d'un nuage indescriptible de flammes, de fumée et de poussière, engendrant un amoncellement inouï de blocs de béton et de fragments de coupole, qui finit par écraser dans sa chute presque tous les hommes, déjà déchiquetés par l'explosion...

Il s'ensuivit un silence mortel. L'artillerie allemande cessa de tirer et les fantassins ennemis accoururent de toutes parts puis pénétrèrent, avec des précautions infinies, dans ce qui restait du fort. Guidés par l'officier qui nous fait ce récit et qu'ils avaient trouvé évanoui, les Allemands entreprirent de dégager les morts et les blessés...

C'est ainsi qu'ils découvrirent le général Lemman, que son aide de camp et ses ordonnances, miraculeusement rescapés, les visages noircis, les vêtements en lambeaux, les mains ensanglantées, tentaient de retirer des décombres sous lesquels il était coincé.

Le général Lemman, évanoui, fut couché sur une civière et, en se faufilant entre les monceaux d'obstacles, le feu, la fumée asphyxiante, on parvint à le conduire à l'extérieur du fort, où un médecin lui dispensa les premiers soins.

Dès qu'il fut revenu à lui, il serra les mains des deux officiers belges qui lui tenaient compagnie et leur dit :

-C'est fini, mais nous nous sommes bien défendus !

Un officier allemand s'approcha de lui et s'exclama, la voix tremblant d'émotion :

-Général, ce que vous avez accompli est admirable !

L'illustre défenseur de Liège était, quelques minutes plus tard, transporté en automobile vers une ambulance de la cité...

Entretemps, on poursuivait la recherche des survivants dans les ruines du fort. Un groupe d'Allemands, munis de torches et de lanternes, s'introduisit dans une galerie qui avait résisté à l'explosion. Tout à coup, au fond du couloir, éclatent quelques coups de fusil et les envahisseurs,

admiratifs, voient 20 à 30 hommes, sans forme humaine, noirs de poussière, le visage ensanglanté, couverts de brûlures, déguenillés, le doigt crispé sur la détente de leurs armes inutiles, attendant encore l'ennemi de pied ferme.

-Vive le roi ! Vive la Belgique ! -crient ces derniers d'une voix rauque.

Les Allemands s'arrêtent, stupéfaits par tant d'héroïsme, incapables d'achever ces glorieux débris humains, qui s'écroulent l'un après l'autre, suffoqués par l'asphyxie, et c'est finalement par leurs ennemis, émus et respectueux, qu'ils sont ramenés à l'air libre, où l'on tente de les sauver.

Le fort de Loncin s'était tenu pour toujours. De ses 500 hommes de garnison, 350 au moins étaient des cadavres, une centaine étaient gravement blessés, et seuls 40 ou 50 avaient des blessures légères...

Le général Leman écrivit dans l'ambulance la lettre suivante au roi Albert :

« Sire : Après les combats honorables livrés les 4, 5 et 6 août par la 3^e division armée, renforcée dès le 5 par la 15^e brigade, j'ai estimé que les forts de Liège ne pourraient plus jouer que le rôle de forts de détention. J'ai néanmoins conservé la direction de la place afin de coordonner leur défense autant que possible et d'exercer une action morale sur les garnisons des forts. Le bien-fondé de ces résolutions a été prouvé à suffisance par la suite. D'autre part, Votre Majesté n'ignore pas que je m'étais installé dans le fort de Loncin, dès le 6 août vers midi.

« Sire : Vous apprendrez avec douleur que ce fort a sauté vers 17h20, ensevelissant sous ses ruines la majeure partie de la garnison. Si je n'ai pas perdu la vie dans cette catastrophe, c'est parce que mon escorte, composée comme suit -le capitaine-commandant Collard, un sous-officier d'infanterie qui n'a sans doute pas survécu, le gendarme Thevenin et mes ordonnances (Charles Vandebossche et José Lecocq)- m'a retiré d'un endroit du fort où j'allais être asphyxié par les émanations gazeuses de la poudre. On m'a conduit jusqu'au fossé, où je me suis effondré. Un capitaine allemand du nom de Grüssen m'a donné à boire ; j'ai ensuite été fait prisonnier et conduit à Liège dans une ambulance.

Je suis certain d'avoir soutenu l'honneur de nos armées. Je n'ai rendu ni la forteresse, ni les forts. Veuillez pardonner, Sire, la négligence de cette lettre. Je suis physiquement accablé par l'explosion de Loncin.

En Allemagne, où l'on va me conduire, mes pensées iront toujours vers la Belgique et son roi. J'aurais volontiers donné ma vie pour mieux les servir, mais la mort n'a pas voulu de moi. Le lieutenant général Leman. »

N.d.T. : cet article est paru dans LA NACION, de Buenos Aires, le 30/11/1914.

Rappelons que le général Gérard-Mathieu Leman (1851-1920) recevra, en reconnaissance des services rendus, après trois ans de captivité, le titre de comte. Il rédigea, juste avant de succomber à une pneumonie, un Rapport au roi sur la défense de Liège en août 1914.

Copyright :

**- pour la version espagnole, Roberto J. Payro
estates ;**

**- pour la version française, 1982-2010, Bernard
Goorden.**